



HAL
open science

Des bienfaits de la vie conjugale

Denis Moreau

► **To cite this version:**

| Denis Moreau. Des bienfaits de la vie conjugale. Etudes, 2015, pp.53-63. <hal-04670716>

HAL Id: hal-04670716

<https://hal.science/hal-04670716v1>

Submitted on 12 Aug 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

Des bienfaits de la vie conjugale¹

Il y a plus de mille six cents ans, Augustin d'Hippone rédigea un traité *De bono conjugali* (littéralement, « Sur le bien conjugal » ou, en glosant un peu, « Sur les bienfaits de la vie conjugale »). Les réflexions qui suivent n'ont d'autre ambition que de proposer les linéaments d'un *De bono conjugali* à l'usage des postmodernes que nous sommes. Je m'attellerai à cette tâche en suivant les traces d'un de mes philosophes de chevet, Spinoza, qui nous apprend à fuir autant que possible les passions tristes. Par conséquent, j'éviterai, et ignorerai même, ici les discours aigres ou grognons : celui de la dérision, dominant dans les milieux branchés (le mariage, c'est ridicule, risible) ; celui de la critique univoque (le mariage est une institution bourgeoise, patriarcale, oppressante, puritaine, hypocrite, dépassée) ; celui de la démission (le mariage, c'est fichu ; pourquoi se marier si c'est pour divorcer ?) ; celui de la déploration (tout part à vau-l'eau) ; celui des forçats du devoir aussi (tu es marié et tu le demeureras coûte que coûte, parce qu'il le faut). Et je décrirai et analyserai tout ingénument ce qu'on peut trouver de fondamentalement bon et joyeux² dans la vie conjugale au long cours.

Sans doute est-il opportun de préciser succinctement mon état civil. Au moment où j'écris ces lignes, j'ai bientôt quarante-huit ans et je suis marié (à la mairie, puis selon le rite catholique) depuis bientôt vingt-trois ans. Mon épouse et moi formons donc, pour le moment, un de ces couples « qui durent ». Je pense ne pas ignorer ce que cet état de fait doit à ce qu'on appellera, selon les cas et les doctrines, le hasard, la fortune, la nécessité, le cours du monde, l'ordre des choses, le destin ou même la providence (rayez les mentions inutiles), tout comme je connais, je crois, les inévitables difficultés et limites, heurs et malheurs, aléas et nécessités, coups de mou, coups durs et coups du sort, hauts et bas, jubilations et désolations qui rythment la vie conjugale. Qu'il soit clair en tout cas que la manière de témoignage réflexif ci-dessous proposée ne vise pas à m'ériger, ou nous ériger, en modèle, et ne postule en aucun cas une prétendue *indestructibilité* de notre couple, fût-il constitué sous le régime catholique de l'*indissolubilité*. Au contraire, face à l'hécatombe de divorces et séparations qui a frappé ces dernières années mes amis, proches et collègues, j'ai souvent présente à l'esprit la question « à quand ton (votre) tour ? » Et si j'écris ces lignes, c'est aussi pour conjurer les affres véhiculées par cette lancinante interrogation.

¹ Denis Moreau, Professeur de philosophie à l'université de Nantes. Auteur de *Pour la vie ? Court Traité du mariage et des séparations*, Paris, Seuil, 2014, dont certains éléments sont ici repris.

² Spinoza identifie ces deux notions. L'Évangile de Jean et certaines lettres de Paul ne le démentent pas sur ce point.

De ta présence à mes côtés

Il ne faut pas hésiter à rappeler quelques banalités, puisque les fracas et tracas de l'époque les font oublier. L'être vaut mieux que le néant, une construction pérenne possède des vertus dont sont dénués les gracieux châteaux de sable que chaque marée balaie. Tenter d'édifier une réalité quelque peu solide et durable — un couple, par exemple — est en ce sens une option existentielle justifiée et, à première vue, métaphysiquement préférable au *rien*, ou à une succession indéfinie de relations précaires vite dissoutes. Nul n'ignore les difficultés de cette construction conjugale et les risques d'échec qui obèrent désormais ces tentatives. C'est que, comme le stipule la phrase qui clôt l'*Éthique* de Spinoza, « tout ce qui est précieux est difficile autant que rare » : la décision de s'aimer longtemps, voire toute une vie, est aujourd'hui, plus que jamais sans doute, un défi lancé au « temps qui coupe les ailes de l'amour »³, une haute et audacieuse aspiration à réaliser quelque chose de remarquable et beau, voire un engagement un peu fou. Est-ce trop demander aux sinistres sires, rabat-joie, faces de carême, sceptiques, cyniques et pères-la-défaite de ne pas décourager d'emblée ceux qui envisagent de se laisser porter par cette grande ambition ? De façon plus concrète, on aura beau nous chanter la geste du *single* ou l'épopée la « célibattante », la solitude peut se révéler pesante, le désir d'aimer et d'être aimé demeure une soif essentielle. « Il n'est pas bon que l'homme soit seul », l'affirmation de la *Genèse* a valeur de thèse sur la condition de l'être humain en général (et non du seul mâle) : il est tout simplement doux de trouver quelqu'un avec qui partager de ses joies et peines lorsque la journée s'achève, de bénéficier d'un secours privilégié dans les épreuves ou les moments difficiles, de côtoyer une âme sœur avec qui se réjouir de ce que la vie nous offre de bon. Spinoza parlerait ici des effets bénéfiques résultant de la composition des puissances respectives des époux. A ce point, on entend d'avance dauber nos camarades *libérés de tous tabous* : dans l'absolu, cette logique de la composition ne pourrait-elle conduire à envisager qu'il soit amoureusement bienvenu de former non seulement des « couples », mais aussi, par exemple, des « troupes » (à 3) ? Sur un mode négatif, on pourrait rétorquer qu'en raison du degré d'intimité et de proximité que suppose un véritable commerce amoureux, de la complexité des relations affectives qu'il met en jeu, à cause aussi des phénomènes de rivalité, de jalousie et des conflits de désirs dont il ne faut pas sous-estimer la menace, *c'est déjà suffisamment compliqué à deux* pour qu'on n'envisage pas d'immiscer dans l'affaire une tierce personne. Plus positivement, on remarquera aussi que cet établissement de la conjugalité dans la durée suppose entre époux des opérations de *fine tuning* en elles-

³ C'est le titre d'un saisissant tableau d'Antoine Van Dyck au musée Jacquemart-André à Paris. Dans le même ordre iconographique, voir aussi Johann-Heinrich Schönfeld, *Allegoria del tempo* (Crono e Amore) à Rome au Palais Barberini (salle 25)

mêmes dignes d'intérêt, voire intellectuellement stimulantes : il s'agit tout de même de parvenir à apparier deux mammifères supérieurs hautement organisés, de rendre non seulement compatibles mais aussi bénéfiques l'un pour l'autre des êtres qui comptent parmi les plus complexes produits de l'Évolution ! On conçoit que ce puisse être là l'œuvre de longues années, voire d'une vie. Ce *fine tuning* conjugal se révèle donc une voie royale pour réaliser le programme d'« ouverture à l'autre » que notre époque encense avec une abstraction qui frôle souvent le formalisme pur. On a même pu avancer qu'il constituait un lieu privilégié d'accomplissement de l'antique et fondamentale injonction de connaissance de soi, et par là même, de l'humain. Au livre V de l'*Émile*, Rousseau n'hésitait à parler du couple en ces termes :

« La femme observe et l'homme raisonne⁴ ; de ce concours résultent la lumière la plus claire et la science la plus complète que puisse acquérir de lui-même l'esprit humain, la plus sûre connaissance, en un mot, de soi et des autres qui soit à la portée de notre espèce ».

Acquérir la plus sûre connaissance de soi et des autres : peut-on assigner, d'un point de vue philosophique et anthropologique, une finalité plus élevée à quelque relation humaine que ce soit ? Un siècle et demi plus tard, Alain renchérit, en un texte où le lecteur chrétien pourra affecter d'une majuscule le mot « esprit » :

« En dépit des trompeuses promesses de l'amour enfant, il est clair qu'une vraie conversation, et continuée, entre l'homme et la femme suppose toute la sagesse humaine ; tant d'essais téméraires, tant de vaines recherches en vue de comprendre et d'être compris, tant de drames nés de réflexion courte, et même le silence du couple souvent, le prouvent assez. Il faut dire et redire que l'application suivie à comprendre l'autre, quand un mouvement inverse y répond assez, donne l'exemple le plus achevé de la pensée, et peut-être le seul. (...) Finalement, c'est le couple qui sauvera l'esprit »⁵.

Des beautés de l'amour qui dure

« L'amour dure trois ans » nous assène-t-on. Cela signifie : la passion amoureuse est un état éphémère, qui vieillit mal. On n'a certes pas attendu la modernité pour s'en rendre compte (trois ans, c'était aussi, selon la légende, la durée d'efficacité du philtre d'amour que burent Tristan et Iseult) et je concéderai volontiers qu'au bout d'un certain temps — pour ne pas être contrariant, disons : trois ans — la passion s'émousse, on redescend plus ou moins brutalement du petit nuage affectif du haut duquel on idéalisait l'être aimé. Mais voici où réside la mystification : réduire l'amour à cet état de béatitude hébétée, quelque peu abrutissante et il faut bien le dire, assez

⁴ Cette répartition des rôles véhicule certes quelques « stéréotypes de genre ». Cela admis, on pourra a) ou bien, en bon postmoderne, en tirer argument pour décréter que ce texte ne vaut rien ; b) ou bien, de façon plus subtile, lui redonner de la pertinence en généralisant les fonctions ici différenciées : dans un couple, chacun peut, à des degrés divers et variables, et observer, et raisonner.

⁵ Alain, *Les Passions et la sagesse*, Paris, Gallimard, La Pléiade, 1960, p.335.

neuneu où plongent — parfois — les transports de l'idylle commençante ; soutenir dès lors qu'être amoureux ne peut consister en rien d'autre qu'en l'expérience de la passion et qu'une fois cette dernière allée, l'amour n'est plus là ; et affirmer par conséquent qu'il est compréhensible voire normal de dissoudre une union amoureuse qui ne parvient pas, ou plus, à susciter cet état d'excitation permanente. N'y a-t-il pas là une série de lourds présupposés ?

La passion certes s'estompe. Mais il n'en va pas des feux de l'amour comme des incendies de forêt : à l'embrasement initial ne succèdent pas nécessairement cendres et dévastation. L'amour se modifie, et peut alors se commuer en une autre chose que la passion, dont la relative pauvreté lexicale de la langue française en matière d'amour rend malaisée la description. Si j'en crois mon expérience, il s'agit d'une sorte de composé — dans des proportions sûrement variables en fonction des individus concernés et des saisons de la vie — entre trois types d'« amour » qu'on peut distinguer à l'aide de trois mots grecs. En premier lieu, l'*éros*, l'amour en sa dimension charnelle, sensuelle. L'*agapè* ensuite, terme à peu près intraduisible et présent notamment dans le Nouveau Testament : c'est l'amour conçu comme un « don » de soi à l'autre, dévouement, abnégation⁶. Enfin la *philia*, l'amitié, c'est-à-dire, ici, l'« amitié maritale » dont parlait Montaigne (*Essais*, III, 9) et dont on prendra mieux la mesure en oubliant le sens du « ami » sur *Facebook* pour revenir aux pages magnifiques qu'Aristote (*Éthique à Nicomaque*, VIII et IX) et Cicéron (*De l'amitié*) consacrèrent à cette *philia* et à tout ce qu'elle suppose de complicité, d'inclinations accordées, de mémoire commune, de patience, de disponibilité, de respect, d'estime, de franchise, de confiance, de sincérité, de loyauté, d'affabilité, de bienveillance, d'équanimité, de sollicitude, de générosité, d'exigence et d'indulgence simultanées et réciproques.

Me permettra-t-on d'ajouter qu'ayant, comme la plupart d'entre nous, tissé au cours de ma vie diverses relations qui m'ont permis d'expérimenter séparément, en des formes proches de l'état pur, l'*éros*, l'*agapè* et la *philia*, je considère que cet assemblage des trois est, de loin, supérieur à chacun des éléments qui le composent ? Ainsi, plus le temps passe, moins je comprends qu'on identifie si communément l'amour aux seuls feux, ou excès, de ses commencements, et plus je suis tenté de chanter les beautés, et les bienfaits, de l'amour apaisé se déployant dans la longue durée d'une vie commune.

⁶ Soit, dans une libre traduction de ce qu'on entend en voix *off* dans le film *À la merveille* de Terrence Malick : « On n'épouse pas une femme parce qu'elle est merveilleuse, mais pour la rendre merveilleuse ». Contre une des évidences de la vulgate amoureuse moderne (« il ne faut surtout pas vouloir changer l'autre »), on pourrait suggérer qu'une dimension essentielle de l'amour conjugal consiste à faire le possible pour permettre à son conjoint de s'améliorer (c'est-à-dire, dans un autre lexique, de tendre à la *sainteté*). Je n'en attends en tout cas pas moins de mon épouse à mon égard.

De la liberté et du joug

Se marier reviendrait à abdiquer sa liberté. Encore faut-il s'entendre sur le type de liberté dont on parle. Le *Code civil* aussi bien que le *Catéchisme de l'Église catholique*⁷ impliquent certes qu'amoureusement parlant on renonce en se mariant à ce que les auteurs classiques appelaient la liberté d'indifférence, celle de pouvoir choisir de faire un peu n'importe quoi un peu n'importe comment au gré toujours fluctuant du hasard des rencontres et de nos désirs gyrovagues, une liberté donc qui s'apparente à la « liberté du taxi » : ce dernier est libre lorsqu'il est vide, ne va nulle part et peut être pris d'assaut à tout moment par le premier venu pour s'en aller n'importe où⁸. Or si ce genre de situation manifeste sans doute l'essence de notre liberté, comme capacité de choix, il est loin d'aller de soi qu'elle constitue le meilleur usage que nous en puissions faire. Des auteurs classiques (Descartes et Spinoza par exemple) promeuvent ainsi un régime supérieur dans l'usage de notre liberté, celui d'une liberté « éclairée », c'est-à-dire dont le déploiement est encadré et normé par ce que nous savons, ou croyons, être vrai et bon pour nous⁹. Cette conception, exigeante, de la liberté éclairée est synthétisée par une phrase philosophiquement extraordinaire — et pour nous autres, modernes taxis, difficile à entendre — que l'Évangile de Jean (8,32) met dans la bouche du Christ : « la vérité vous rendra libre ». Tel est le pari conjugal : les époux font à deux le choix de croire que les règles du jeu conjugal qu'ils acceptent de se donner en se mariant à la mairie (les articles du code civil) ou bien à la mairie puis à l'Église (notamment les quatre « piliers » du mariage catholique : liberté, fidélité, fécondité, indissolubilité) sont les vérités librement acceptées qui réguleront et encadreront le déploiement joyeux et fécond de l'amour qui les unit. C'est dire qu'il faut réévaluer, notamment dans son sens conjugal, l'image (elle aussi évangélique : Matthieu, 11, 28-30) du « joug »¹⁰ désormais considérée de façon si univoquement péjorative : le joug (les règles) fournit à une paire (un couple) de bœufs (d'époux) une contrainte somme toute légère mais profondément salutaire qui leur permet de tracer un droit sillon (un beau parcours), quand, laissés à eux seuls, sans qu'un outil sobrement contraignant régule et synchronise leurs forces et capacités, les bœufs ou les époux auraient tiré chacun dans une direction

⁷ Les deux stipulent par exemple que les époux s'engagent à la *fidélité* : article 212 du Code civil, art. 1646-1648 du CEC.

⁸ Je reprends la comparaison avec le taxi à Rémi Brague, *Préface* à Yann Martin, *Petit traité de la liberté intérieure*, Paris, Le Passeur, 2014, p.11.

⁹ Pour les auteurs classiques et au nom de la thèse dite de la « convertibilité des transcendants », le vrai et le bien sont identiques.

¹⁰ Étymologiquement, la *con-jugalité* signifie le fait de partager le même joug, et d'être ainsi *conjoints*.

différente, se seraient fatigués inutilement, entrechoqués, auraient divergé et fini par s'éparpiller dans la nature.

Oui, acceptons de marier, si je puis dire, l'amour et les règles, jouissons, bien sûr, mais *avec entraves* (salutaires), sub-juguons-nous et, somme toute, aimons-nous comme des bœufs.

Des pensées et actions bonnes

Qui réfléchit sur la vie de couple en tentant de la valoriser se retrouve Politiquement parlant, il est par exemple curieux que la défense du couple stable soit devenue un marqueur de droite — à moins que cela n'indique quelque chose de l'état de confusion morale de l'actuelle gauche française. De même, du point de vue des représentations communes de la conjugalité, on pourra s'étonner que la « scène de ménage » constitue une sorte d'emblème de la condition matrimoniale, comme s'il allait de soi que cette dernière était avant tout et substantiellement un lieu de conflits, de *polémos* dont l'essentiel est dit une fois évoqués les noms d'oiseaux et les assiettes qui volent¹¹. Je voudrais à l'encontre suggérer, ou rappeler, que l'existence en couple peut aussi favoriser la morale, en donnant lieu à des pensées et actions bonnes¹². Vivre au long cours avec l'autre demande qu'on fasse autant que possible preuve à son égard de toutes les composantes de l'amitié maritale évoquées plus haut. Qu'on ne s'imagine pas que cette admirable liste ne renvoie qu'à des actions héroïques ou extraordinaires dont serait incapable le commun des époux. Il est ici question de dispositions éthiques (des *vertus*) simples autant que primordiales, exprimées par ces questions et remarques qui rythment la vie des conjoints : couvre-toi pour ne pas prendre froid ; repose-toi donc un peu ; qu'est-ce ce qui te ferait plaisir ? ; d'accord, tu as fait ou dit une bêtise mais ce n'est pas bien grave ; viens je vais te donner un coup de main ; etc. Il est de bon ton de railler ces attentions minuscules qui font le quotidien conjugal. Mais il faut voir ce que devient ce dernier quand elles ont disparu, et se souvenir également qu'avant de se préoccuper d'Éthique E majuscule et d'agiter les grandes questions de Morale¹³ (le « vivre ensemble » ou le « rapport à l'autre » en général) il peut être opportun de s'être quelque peu et préalablement exercé sur le terrain de la morale avec un petit m, celle qui commence et s'épanouit dans et par les vertus de la vie quotidienne, du rapport ordinaire au prochain qu'on s'est choisi. Tel est, sur le plan éthique, le

¹¹ A ce sujet, rappelons aux époux (et aux autres d'ailleurs !) le salutaire conseil de Paul de Tarse, dans la *Lettre aux Éphésiens* 4, 26 : « que le soleil ne se couche pas sur votre colère ». Suivre ce conseil peut parfois conduire à se coucher tard, voire à ne pas se coucher du tout.

¹² Je reprends ici des idées défendues de belle manière par Claude Habib, *Le Goût de la vie commune*, Paris, Flammarion, 2014.

¹³ Comme y invite l'étymologie, je tiens ici pour synonymes « éthique » et « morale ».

pari conjugal : la vie de couple est un des lieux (je n'ai pas dit : le seul) qui favorise l'exercice et l'accroissement de ce qu'il y a de moralement bon dans les époux, le développement de ces vertus étant en définitive profitable non seulement à ces derniers, mais aussi à ceux qu'ils côtoient et par conséquent au monde où ils évoluent. C'est là une des façons de comprendre en quoi peut résider la *fécondité* éthique du mariage.

En un autre lexique : certains penseurs chrétiens ont proposé de nommer « structures de péché » les configurations collectives, grandes ou petites, qui favorisent et propagent des comportements individuels mauvais pour ceux qui y évoluent. Symétriquement, le couple qui dure peut constituer une « structure de grâce » pour les époux, comme un appareil à les rendre meilleurs, à « faire sortir » d'eux, *volens nolens*, ce qu'il y a de bon en eux et qui y serait autrement demeuré sur le mode inchoatif, inaccompli. Quant à moi je dirais ainsi que la condition matrimoniale m'a appris le pardon, au sens fort et plénier du terme, que j'ignorais je crois avant d'être marié. « Avant, », lorsque je pardonnais, c'étaient des broutilles et lorsque ce n'étaient pas des broutilles, je ne pardonnais pas. Une fois marié, tout fut différent : puisque je m'étais engagé à partager la vie de mon épouse aussi longtemps que possible, il y eut parfois des situations où pour continuer à avancer ensemble, je n'avais, somme toute, pas le choix : pour nous en sortir, il fallait pardonner (ou aussi, ce qui n'est pas nécessairement plus aisé, accepter d'être pardonné). Nul mérite à cela : c'est comme dans ces pièces de Racine où les personnages se retrouvent dans des configurations structurales telles qu'ils ne peuvent pas faire autrement que se comporter de façon vertueuse, voire héroïque. Pas davantage de facilité : actualiser ces possibles éthiques peut être dur, voire déchirant. Mais derechef, *tout ce qui précieux est difficile autant que rare* et il me semble qu'éthiquement parlant, sans l'avoir délibérément visé, je ressors de ces vingt et quelques années de mariage un peu meilleur que je ne l'étais du temps de mon célibat. Il est vrai que j'avais, en ce domaine, une sérieuse marge de progression. Et que je me vois bien me bonifier encore.

De ce que nous aurions bien pu faire de mieux

Il existe des enfers conjugaux. En France, en 2012, on a dénombré 246000 mariages et 128500 divorces. Dans certaines situations, la vie en couple est si pénible, douloureuse, pathogène pour l'un, l'autre, ou les deux des conjoints, ainsi que pour leurs éventuels enfants, que la séparation est préférable au maintien de cette situation, et même salvatrice. J'ai assez vécu pour savoir que la vie matrimoniale ne se résume pas à une triomphale et euphorique avancée sur un chemin tout uniment semé de pétales de fleurs. J'ai aussi expérimenté qu'à la façon dont certains auteurs mystiques expliquent avoir traversé des « nuits de la foi » — des périodes de doute,

d'abattement, d'insipidité, de désolation spirituelle —les époux peuvent connaître de rudes, ténébreuses et froides éclipses ou « nuits de l'amour ».

Je n'ignore pas tout cela.

Mais je crois aussi qu'on nous parle beaucoup trop souvent et fort de cette face et de ces aspects sombres de la vie conjugale. Il faut le dire : des couples heureux engagés dans une équipée amoureuse au long cours, il en existe. Je ne saurais trop recommander en ce sens à mes lecteurs la fréquentation d'un de ces *vieux couples heureux* qui, sans faire de bruit, petit à petit, pas à pas, au fil des ans, des moments de joie et de bonheur commun, des difficultés rencontrées et surmontées, ont su avancer ensemble en continuant à s'aimer, et s'aiment encore, un de ces couples qui, au sens strict de l'expression, ont réussi à *faire l'amour*, c'est-à-dire à lui conférer réalité en l'instituant, le tissant, le stabilisant. Le simple contact avec ces couples-là est bénéfique car tranquillement, ils rayonnent, notamment d'une forme de sagesse matrimoniale, d'un art d'aimer qui s'est sédimenté en eux. Quand il s'agit de mariage, aller à la rencontre d'un de ces vieux couples revient ainsi à appliquer la préconisation de Spinoza (*Éthique* V, 10, scolie) : « toujours prêter attention à ce qu'il y a de bon en chaque chose, afin qu'ainsi ce soit toujours un affect de joie qui nous détermine à agir », en l'occurrence pour mieux saisir les bienfaits du compagnonnage dans la durée, se convaincre que familiarité se révèle bien plus riche, et enrichissante, que la simple routine, garder présente à l'esprit, aussi, la part d'imprévisible de chacun (et donc de *surprises*, bonnes ou mauvaises d'ailleurs) qui font qu'une relation amoureuse pérenne peut n'être pas du tout morne et ennuyeuse¹⁴.

Récapitulons, avec Spinoza (*Éthique*, IV, appendice, ch.20) :

« Pour ce qui touche au mariage, il est certain qu'il convient avec la raison¹⁵, si le désir d'unir les corps n'est pas engendré par la seule beauté mais également par l'amour de procréer des enfants et de les éduquer sagement ; et si de plus l'amour de l'un et l'autre — j'entends de l'homme et de la femme — n'a pas pour cause la seule beauté, mais principalement la liberté de l'esprit ».

Au fond, c'est simple. Posons-nous sérieusement la question : une vie d'amour, que pouvons-nous espérer de mieux ?

¹⁴ Encore n'envisagé-je ici, en matière de surprises, que celles que peut causer le conjoint. Il y aurait beaucoup à dire sur celles qu'apportent d'éventuels enfants !

¹⁵ Sous la plume d'un auteur *rationaliste* comme Spinoza, il ne peut y avoir d'appréciation plus catégoriquement positive.